

Semaine du 1er janvier

En VOST - Prix Oecuménique et Prix François Chalais au Festival de Cannes 2019.

Amér. (Durée : 2h53). Drame de Terrence Malick avec August Diehl, Valerie Pachner, Maria Simon...

Inspiré de faits réels.

Franz Jägerstätter, paysan autrichien, refuse de se battre aux côtés des nazis. Reconnu coupable de trahison par le régime hitlérien, il est passible de la peine capitale. Mais porté par sa foi inébranlable et son amour pour sa femme, Fani, et ses enfants, Franz reste un homme libre. Une vie cachée raconte l'histoire de ces héros méconnus.



UNE VIE CACHÉE : LE NOUVEAU DÉPART DE TERRENCE MALICK

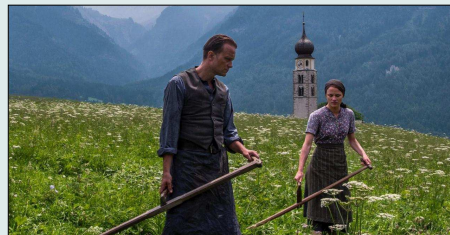
Terrence Malick revient à son lyrisme panthéiste et signe un film d'une beauté terrassante sur la foi et le doute.

Écrire sur Terrence Malick est une tâche délicate. Alors, autant revenir aux fondamentaux. Et à quelques certitudes : on n'est pas près d'oublier la projection cannoise d'Une vie cachée. Après quelques images, les yeux mouillés, les pupilles dilatées, on savait qu'on n'oublierait jamais cette séance. Le film suit le parcours de Franz Jägerstätter, paysan autrichien croyant qui refusa de prêter allégeance à Hitler et finit décapité en 1943. Des débuts arcadiens (dans de sublimes paysages) à sa faillite transcendante et sa fin enténébrée (les scènes dans la prison nazie et l'exécution), on découvrait une fresque sublime, étirée, et qui s'imposait immédiatement comme l'un des sommets du réalisateur. Malick était bien de retour. On l'a dit plus haut dans ce magazine : après The Tree of Life, le cinéaste semblait parti vers toujours plus d'abstraction, empruntant les sentiers (morcelés) de l'autofiction pour calibrer des films de plus en plus insondables, de plus en plus mystérieux et éthérés. À la merveille, Knights of Cup et Song to Song : une trilogie expérimentale imaginant un nouveau langage cinématographique – radical, poétique – flirtant avec le friable et l'indicible. Le Malick panthéiste et lyrique des premiers temps aurait cédé la place au Terrence ascétique, nu et jusqu'au-boutiste. Jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à Une vie cachée qui marque le retour à l'élégie, au passé et au récit.

LA PUISSANCE DE LA VIE

On peut analyser ses films autant qu'on veut, rationaliser son œuvre-monde, Malick est avant tout un artiste qui sait submerger d'émotion par l'agencement des sensations du spectateur. Ses films parlent d'eux-mêmes. Dans Une vie cachée, il y a des fulgurances d'images, de mots, de sons autosuffisantes. Une moto qui parcourt une campagne verdoyante et c'est l'arrivée dans l'Éden. Le même plan glissé à la fin marquera le souvenir du paradis perdu. Une vieille femme qui bouge à peine dans un cadre de fenêtre et c'est la réprobation morale d'une

mère qui voit son gendre basculer ; l'orage qui fond sur le village scelle la compromission morale d'un pays. Si on accepte de lâcher prise, d'écouter, de (vraiment) voir, alors le vertige est total. Malick sait comme personne (sauf peut-être les grands Japonais – Kurosawa et Miyazaki) capter la puissance de la vie par la poésie du frémissement, de la candeur et du merveilleux. La campagne verdoyante, le ciel bleu, les rafales de vent ou une tempête dont on s'abrite sous un bâtiment : le spectateur vibre au rythme des feuilles qui tombent, des travaux des champs et de l'eau d'une rivière qui s'écoule. Il en a abusé, mais ici, c'est ce qui nous permet de vivre l'expérience et la chute du personnage principal. La chronique élégiaque d'un paradis où les événements anodins, les cris, les jeux, la répétition des repas, les échappées frondeuses ordonnent le monde, et dont Franz va s'éloigner à mesure qu'il emprunte le chemin de la désobéissance civile.



CHEMIN DE CROIX

Et le chemin – comme le film – sera long. Franz est plongé dans un clair-obscur chaleureux et menaçant. On entend ses questionnements intérieurs (la rhapsodie des voix off), mais on touche aussi du doigt le mystère profond de son destin guidé par quelque chose de plus grand. La pleine conscience de son refus, la compréhension totale de son acte, mérite du temps. Le temps de comprendre la profondeur du geste, le temps de comprendre comment sa place au sein de la famille et du village va basculer, de voir la peur et la douleur s'inscrire sur le visage de sa femme et de ses enfants, et d'imaginer l'atmosphère suffocante qui corrompt peu à peu la campagne à mesure que le nazisme progresse. Ce que raconte Terrence Malick, c'est l'histoire d'une foi. Franz doit reconnaître que son acte de résistance détruira sa vie, sa famille et tout ce qu'il aime, et pour quoi ? Trop peu d'impact. C'est en tout cas ce que lui dit sa

femme (« On ne peut pas changer le monde, le monde est plus fort »), même si la citation finale de George Eliott (qui donne son titre au film) vient adoucir le sentiment de vanité : « Si les choses ne vont pas pour vous et moi aussi mal qu'elles auraient pu aller, nous en sommes redevables en partie à ceux qui ont vécu fidèlement une vie cachée et qui reposent dans des tombes délaissées. » Tourné en numérique, avec une urgence qui rappelle La Ligne rouge ou Le Nouveau Monde, Une vie cachée est bien un chemin de croix (ouvertement christique), le portrait d'un homme en crise et une épopée intime qui montre l'immense force qu'il faut déployer pour résister et avoir le courage de s'accrocher à la vertu. Un film de rupture ? Une remise en cause de son cinéma ? En revenant à une structure narrative plus solide, en remettant les pieds sur le sol meuble du passé (pour mieux éclairer le présent), Une vie cachée est un tournant.

QUÊTE DE SOI

Mais c'est aussi la suite des interrogations initiées dans Song to Song (dont le titre faisait référence au Cantique des cantiques – Song of Songs en anglais). Deux ans avant cette Vie cachée, Malick y tentait un retour au romanesque, se remettait à raconter une histoire et retrouvait de vrais personnages. Ses rockeurs n'étaient plus des présences spectrales comme dans ses films précédents, mais des personnages en recherche – « J'ignorais que j'avais une âme », disait ainsi Faye, le personnage de Rooney Mara. En suivant son voyage à la rencontre d'elle-même, en observant sa quête de soi (et de foi), Malick annonçait le chemin de Franz vers l'intériorité. Song to Song racontait le passage de Faye d'une vie où l'on sautait d'une chanson à une autre à une vie où l'on fait l'expérience du chant intérieur. De la pure abstraction à l'incarnation, de la théorie aux affaires humaines. Évidemment, c'est le sujet central de cette Vie cachée, qui regarde la lutte de Franz entre la tentation d'abdiquer et sa soif de transcendance. Quand on sait que Malick vient de tourner une vie de Jésus (avec Matthias Schoenaerts et Mark Rylance), on se demande si Song to Song et Une vie cachée ne sont pas en réalité la préparation de ce film qu'on attend avec une foi nouvelle.

Gaël Golhen, Première.

Semaine du 8 janvier 2020

Qvertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs. Prix un Certain Regard au Festival de Cannes 2019. En VOST.

Brésilien. (Durée : 2h20). Drame de Karim Aïnouz avec Carol Duarte, Julia Stockler, Gregório Duvivier...

Rio de Janeiro, 1950. Euridice, 18 ans, et Guida, 20 ans, sont deux sœurs inséparables. Elles vivent chez leurs parents et rêvent, l'une d'une carrière de pianiste, l'autre du grand amour. A cause de leur père, les deux sœurs vont devoir construire leurs vies l'une sans l'autre. Séparées, elles prendront en main leur destin, sans jamais renoncer à se retrouver.

LE BEAU MÉLO DE KARIM AÏNOUZ AUTOUR DE DEUX SŒURS SÉPARÉES PAR LA VINDICTE PATERNELLE SE TEINTE D'UN MESSAGE FÉMINISTE.

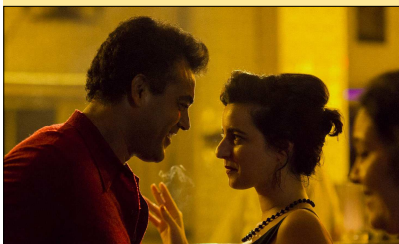
Ah, ces titres au cinéma et en littérature qui affichent «la vie», une vie. Une vie de saint - cachée comme chez Terrence Malick - ou une vie simple - invisible comme chez Karim Aïnouz -, les deux se ressemblent, à ceci près que la sainteté héroïque dépenaillée est plus facilement revendiquée si c'est un homme, tandis que la simplicité furtive et obscure pare d'un «naturalisme» plus brut le destin des femmes (comme chez Balzac ou Maupassant). D'un côté les riches heures d'une vie édifiante - les hommes -, de l'autre les pauvres malheurs de la vie matérielle - des femmes.

Une vie, ou deux comme ici, parallèles. Deux sœurs, Euridice et Guida, qu'un sort funeste et la volonté des hommes, d'un père, d'un mari, séparent. Deux genres fondamentaux, le mélodrame et le roman épistolaire, fournissent à la Vie invisible... son éloquence, à mi-chemin entre la folie tempétueuse des Deux Orphelines, le film de Griffith avec les sœurs Gish, et la beauté atroce de Lettre d'une inconnue d'Ophüls adaptant Zweig. Conte cruel et amours impossibles, plus la rareté éparpillée des récits «entre sœurs» - du marquis de Sade à la comtesse de Ségur.

Mère célibataire

Les années 50, vintage. Le théâtre d'une ville, Rio, ouverte vers le large et fermée sur sa domesticité, ses venelles, filmée comme un labyrinthe pavé, empêché de parois et de cloisonnements (de classe, de condition féminine). La cité a les mesures du monde : Guida à son retour de «voyage» (une fuite avec un beau marin qui la laisse enceinte) est séparée de sa sœur, Euridice, fraîchement mariée qui attend de réaliser son rêve de pianiste prodige, passer le concours du Conservatoire. Le mensonge réflexe du père déshonoré, qui répudie Guida avec la complicité forcée de sa femme - ce mensonge, transformé en secret scellé et légué à son gendre, décide du destin des sœurs inséparables -, la «fatalité» a ici un petit nom nouveau, le patriarcat : Guida mènera sa vie de ruisseau de mère célibataire fière et impitoyable, Euridice sa vie languée et obstinée de bourgeoise malgré elle, émaillée de séances au piano.

Les lettres de Guida envoyées chez la mère silencieuse à qui elle demande de les faire suivre en Autriche, où Euridice, musicienne, est censée triompher, rythment deux destins condamnés à se frôler. La fiction est le lieu de la croyance qu'une histoire extravagante viennoise redire quelque chose de vrai d'une condition, de classe, féminine, et humaine. Le pays étranger de l'autre se tient au coin de la rue ou d'un aquarium. La simple idée ancrée de leur séparation à des kilomètres de distance devient effectivement ce qui empêche leur réunion. Leur pensée ailleurs, concentrée vers cet endroit idéalisé où est censée vivre la sœur, les coupe du proche en proche, de la présence juste à côté. Ainsi en va-t-il de leur rêve à portée de main (la musique, l'amour), que le règne d'un père et d'un époux rend irréel et inconcevable.



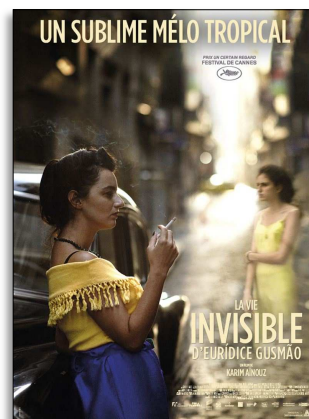
Empêchement

Le film est un déchirant embrasement lent, façon Oliveira naturaliste, comme un Francisca rattrapé par la telenovela, plus nourri de romans de gare à quatre sous que de haute culture lyrique. C'est ça qui en fait le prix : une splendeur plastique, car le film est incroyablement beau, sa lumière (signée de la grande Hélène Louvart), ses couleurs, ses cadres et textures, et toujours à la limite de la faute de goût que le mélo exige, dans la crudité des humeurs et l'excès coloré. Fleuve vulgaire et romanesque, charriant de tout, des grains de sable, des vies de ruisseau, des sentiments de roman-photo, les violences du sexe non désiré et la

tragédie des vies minuscules.

Film voluptueux et cru de l'empêchement, c'est, à ce titre, un film absolument féministe, et queer, comme le mélo l'est dans son genre, prenant acte une fois de plus qu'une histoire vieille comme le monde, la tragédie ordonnée des femmes, il suffit de la raconter à nouveau, à ce moment contemporain où les valeurs sont relancées et s'éclairent d'autres mots (patriarcat, domination masculine, viol conjugal, etc.), pour que cette histoire s'en trouve reconstruite à neuf dans la distance et l'écho.

Camille Nevers, Libération.



UN RÉCIT VIBRANT SUR LA QUÊTE DE LIBERTÉ

Ce drame brésilien brosse le portrait de deux femmes de caractère, passionnées, éprises d'émancipation, mais qui vivent dans une société patriarcale.

En 1950, à Rio de Janeiro, Euridice et Guida vivent chez leurs parents. La première a 18 ans et rêve de devenir pianiste, la seconde a 20 ans et connaît son premier amour. Fusionnelles, les deux sœurs vont pourtant être brutalement éloignées l'une de l'autre. Lorsqu'elles chercheront à se revoir, un mensonge de leur père les en empêchera. Euridice et Guida mèneront alors des existences parallèles, tout en essayant sans relâche de se retrouver...

« La Vie invisible d'Euridice Gusmao » brosse le portrait de deux femmes de caractère, passionnées, éprises d'émancipation, mais qui vivent dans une société patriarcale, où leur destin repose entre les mains de leur père d'abord, de leur mari ensuite.

Bouleversant, ce récit s'étend sur plus de cinquante ans et voit alterner les moments sombres, joyeux, violents ou déchirants. Il rend un hommage vibrant et coloré à toutes les femmes aux « vies invisibles ».

Catherine Balle, Le Parisien.

Semaine du 15 janvier 2020

Tout public - Conseillé à partir de 11/12 ans.

Franco-belge. (Durée : 1h30). Comédie de et avec Valérie Donzelli avec aussi Pierre Deladonchamps, Thomas Scimeca...

Maud Crayon, est née dans les Vosges mais vit à Paris.

Elle est architecte, mère de deux enfants, et remporte sur un énorme malentendu le grand concours lancé par la mairie de Paris pour réaménager le parvis de Notre-Dame...

Entre cette nouvelle responsabilité, un amour de jeunesse qui resurgit subitement et le père de ses enfants qu'elle n'arrive pas à quitter complètement, Maud Crayon va vivre une tempête. Une tempête, qu'elle devra affronter pour s'affirmer et se libérer.



Emily Barnett - Les Inrockuptibles

Il y a ceux qui transforment ce qu'ils touchent en or. Valérie Donzelli, elle, métamorphose tout ce qu'elle filme en comédie. (...) Notre dame est certes un conte plein de fantaisie, une bouffée d'air frais, mais il ne faut pas s'y tromper : le film a aussi les atouts d'une farce mordante sur la place inconfortable des créateurs dans la société et le procès parfois absurde fait à leurs œuvres.

La Rédaction - Le Parisien

Chronique burlesque enthousiasmante des vicissitudes de la vie parisienne moderne, le film de Valérie Donzelli cumule les scènes bourrées de gags aux dialogues hilarants, sans faire l'impasse sur aucun des travers de cette capitale qui peut rendre fou.

Antoine Le Fur - L'Express

Les allergiques au cinéma de la réalisatrice rejettent certainement ce film qui est une sorte de condensé de ses précédents longs-métrages. Les adeptes, en revanche, ne manqueront pas de savourer cette œuvre singulière, véritable déclaration d'amour à Paris.

Eric Neuhoff - Le Figaro

L'œil est vif, le cœur sensible, et le divertissement délicieux.

Semaine du 22 janvier 2020

Tout public - Conseillé à partir de 12 ans.

Franco-japonais. (Durée : 1h47). Drame d'Hirokazu Kore-eda avec Catherine Deneuve, Juliette Binoche, Ethan Hawke...

Fabienne, icône du cinéma, est la mère de Lumir, scénariste à New York. La publication des mémoires de cette grande actrice incite Lumir et sa famille à revenir dans la maison de son enfance. Mais les retrouvailles vont vite tourner à la confrontation : vérités cachées, rancunes inavouées, amours impossibles se révèlent sous le regard médusé des hommes. Fabienne est en plein tournage d'un film de science-fiction où elle incarne la fille âgée d'une mère éternellement jeune. Réalité et fiction se confondent obligeant mère et fille à se retrouver...



UN FILM COMME UNE RÉVÉRENCE TESTAMENTAIRE AU TALENT IMMENSE DE DENEUVE ET DE BINOCHÉ, DANS UN PARIS LUNAIRE, DANDY ET AUTOMNAL.

Le film aurait pu s'appeler Les mensonges ou La vérité tant il joue sur les effets de réalité, qui s'interposent entre un comédien réécrivant son existence à travers les rôles qu'il incarne et la vie qu'il rêverait pour lui-même. Le propos est d'autant plus fascinant qu'il est porté par Catherine Deneuve, plus grave et radieuse que jamais, qui incarne une très grande comédienne, dont on suppose les ravages de l'âge sur son état cognitif. S'agit-il d'un récit testamentaire ? C'est toute la question qui, posée par le long-métrage du japonais Hirokazu Kore-eda, regarde cette grande dame du cinéma français à travers son œil exotique. Pendant ces presque deux heures, le spectateur se demande hagar si Catherine joue à la Deneuve, dans ce qu'il y peut avoir de pire en matière de starlette vieillissante, ou si Catherine Deneuve adopte un ton délibérément ironique sur la profession de acteurs qu'elle connaît si bien. Toujours est-il que le film s'avère une profonde réussite dans cette façon de contourner la réalité en permanence, à travers un jeu de dupes dont seuls les acteurs détiennent les clés.

Personne n'oserait filmer Deneuve de dos. Et pourtant, Kore-eda le fait avec délicatesse et grâce. Il saisit une actrice tourmentée par les ravages de l'âge et de l'alcool. Il filme une

femme qui confond savamment réalité et jeu sur la réalité. Deneuve esquisse en permanence des pas de côté pour rendre sa vie plus légère, ou disons moins grave. Les autres personnages tournent autour d'elle, avec en point d'orgue, une Juliette Binoche qui semble littéralement touchée par la figure même de la comédienne Deneuve. Toutes les deux incarnent un rapport mère-fille, qui ne pourrait exister ailleurs que dans un film. Elles semblent deux étoiles désemparées, foudroyées de solitude, cherchant dans la provocation à se trouver un espace d'amour et de compréhension. Or, magiquement, malgré leur rôle plutôt ingrat, le cinéaste parvient à faire transparaître la puissance maternelle des deux femmes, en particulier par l'entremise de cette toute jeune comédienne, Clémentine Grenier qui irradie l'écran du haut de ses sept ans, peut-être.

La vérité choisit de dérouler son récit dans un Paris presque féérique. La plupart des scènes se situent dans une villa - presque un château - ceinte d'un jardin immense, quasiment en face de la Maison de la Santé. Deux mondes s'opposent : celui des prisonniers qui purgent leur peine, et celui de cette star de cinéma qui croule sous l'argent et la notoriété. Mais finalement, ces univers se rencontrent dans le sentiment douloureux de la solitude, tel que le montre cette scène où l'on voit Deneuve promener son chien, scène qui se répète jusqu'au générique final, où l'on se demande

clairement s'il ne s'agit pas de la vraie vie de la comédienne. La maison est filmée en automne et on pense devant ces feuillages roussis par l'approche de l'hiver, à la beauté des arbres fleuris que le cinéaste donnait à voir dans ce qui est peut-être son meilleur film Notre petite sœur. Cette manière d'appréhender Paris à travers un jardin rend le long métrage plus japonais que jamais, passant du réalisme social à la française, à la poésie des estampes orientales.

Hirokazu Kore-eda dissèque avec justesse les ruptures au sein des familles. The third murder constituait presque une exception à son cinéma de l'intimité familiale. La famille qu'il choisit ici n'a rien à voir avec la très grande majorité des personnes qui composent le monde. Toutefois, les non-dits, mensonges et malentendus qui peuvent détruire des lignées familiales tout entières, demeurent les mêmes. Le cinéaste filme avec délicatesse le temps qui s'étirole avec la maladie qui survient, la peur de la mort, l'esprit qui perd la raison. En même temps, son regard ne condamne pas. Il évoque le pardon, même si naturellement, l'aveu que fait la mère à sa fille est constamment entaché par le doute : peut-être s'agit-il encore d'un énième jeu de l'actrice. Le spectateur s'égaré avec les personnages dans ce récit où rien ne semble vrai, à la façon du célèbre adage de Cocteau : Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité.

Laurent Cambon, avoir-alire.com

JOLI CADEAU DE NOËL QUE LA SORTIE DU NOUVEL OPUS SIGNÉ HIROKAZU KORE-EDA. LE RÉALISATEUR PALMÉ SE DÉLECTE AVEC CE PORTRAIT DE DEUX FEMMES, ENTRE IRONIE ET ÉMOTION, FILMÉ LOIN DE CHEZ LUI, DANS NOTRE HEXAGONE CINÉPHILE.

Une œuvre née de l'envie des autres. Pour sa première expérience à l'étranger et en langue étrangère, le cinéaste nippon a transposé l'idée d'une pièce sur une actrice vieillissante, en film sur la relation entre une star de cinéma et sa fille qui a renoncé à l'actorat, pour devenir scénariste, loin de la première. Juliette Binoche l'avait sollicité, il a répondu à ses avances artistiques. Puis il a approché Catherine Deneuve pour camper l'ainée. Doublé inédit et savoureux. Associer deux actrices phares d'un même pays, et icônes du 7e art, pour camper un duo mère/fille autour du jeu, de la vérité et du mensonge, est à la fois audacieux, évident, et casse-gueule. L'auteur s'en sort avec subtilité et brio. Une fois de plus.

Son goût pour les récits familiaux et l'étude de ce qu'est le lien et de comment on le vit, ensemble ou séparés, s'enrichit encore. Nobody Knows ; Tel père, tel fils ; Notre petite sœur et Une affaire de famille illuminent notamment sa peinture filmique sur ce thème. Dans La Vérité,

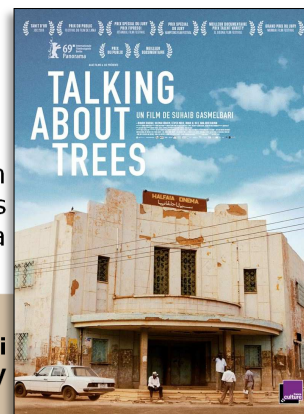
l'ironie abonde. Parfois féroce, grâce au personnage central de Fabienne. Une star à l'égo rayonnant, qui égratigne avec un malin plaisir toutes celles et tous ceux qu'elle croise sur son chemin. Elle ne doit rien à personne, ne se prive pas de le faire savoir et enjolive tout à son avantage. Un ressort dramatique et comique à la fois, et dont le dosage séduit. Car les autres caractères trinquent, fuient ou se rebellent. Un rôle en or pour Deneuve, qui a déjà exploré l'humour avec succès, de la vélocité chez Rappeneau (Le Sauvage) à la revanche chez Ozon (Potiche), en passant par le pastiche chez Lemercier (Palais Royal !).

Un savant travail sur les teintes automnales nourrit les images d'Éric Gautier, qui donnent à l'affrontement filial féminin la saveur d'un hommage à Sonate d'automne d'Ingmar Bergman. Ici, la fille n'est pas aussi brisée et la causticité reste essentielle, même quand l'émotion surgit. La passation se fait aussi avec un personnage de petite-fille, qui adoucit la lignée et nourrit l'aventure d'un regard sur les adultes. Les femmes mènent et les hommes suivent. Pour Kore-eda, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, mais autant les assumer si elles sortent. Quoi de mieux que des expertes en science du mensonge pour l'incarner. Sacrement malin !

Olivier Péliisson, Bande à part.

En VOST.

Soudanais. (Durée : 1h34). Documentaire de Suhaib Gasmelbari. Ibrahim, Suleiman, Manar et Altayeb, cinéastes facétieux et idéalistes, sillonnent dans un van les routes du Soudan pour projeter des films en évitant la censure du pouvoir. Ces quatre amis de toujours se mettent à rêver d'organiser une grande projection publique dans la capitale Khartoum et de rénover une salle de cinéma à l'abandon. Son nom ? La Révolution...



« TALKING ABOUT TREES », SUDANESE SOCIAL CLUB

Drôle et émouvant, ce documentaire primé à Berlin suit quatre cinéastes soudanais plus tout jeunes qui rêvent, malgré la censure du régime d'Omar El Béchir (1), de faire renaître un cinéma de Khartoum en y organisant une projection de Django Unchained.

Ils sont quatre. Quatre hommes d'un âge vénérable s'amusant comme des enfants à imiter un tournage de Cecil B. DeMille, armés de projecteurs de fortune et d'une antique caméra 16 mm retrouvée au fond d'un coffre. « Action ! », lance l'un d'eux dans la pénombre d'une de ces coupures d'électricité qui affectent Khartoum, tandis qu'un autre minaud à la manière d'une star hollywoodienne une déclaration d'amour au cinéma.

Ibrahim, Suleiman, Manar et Altayeb ont consacré leur vie au 7e art. Formés à l'étranger, auteurs de quelques films ou courts métrages prometteurs, ils ont dû renoncer à leurs rêves lorsque le régime d'El Béchir et l'islamisation de la société ont banni toute aide à la production et à la distribution cinématographique. Revenus au Soudan après une période d'exil, ils sillonnent le pays avec leur combiné Volkswagen pour projeter aux enfants des films de Charlie Chaplin. Mais leur rêve est de faire revivre l'une de ces salles de cinéma depuis longtemps abandonnées de la capitale baptisée prophétiquement La Révolution et d'y passer... Django Unchained de Quentin Tarantino.

Une ode au cinéma comme arme de liberté

Drôle et émouvant, ce documentaire en forme de conte, premier film d'un jeune réalisateur soudanais formé en France, suit les péripéties de cet improbable quatuor dont la détermination n'a d'égale que les obstacles qui ne cessent de se dresser sur leur chemin : convaincre le propriétaire réticent, trouver le projecteur adéquat, composer avec l'appel à la prière diffusé par les huit minarets entourant cette salle en plein air et déposer une demande d'autorisation en forme de défi à la censure. En dépit de son sous-texte éminemment politique, cette ode au cinéma comme arme de liberté ne s'attarde jamais sur le contexte d'un pays depuis longtemps malmené pour mieux nous embarquer aux côtés de ces attachants papys dont le fol espoir de voir renaître un jour leur art est peut-être en passe de se réaliser.

Céline Rouden, La Croix.

Vincent Malausa - Cahiers du cinéma

Gasmelbari ne se fait pas seulement le relais des joyeux Don Quichotte mais s'affirme pleinement cinéaste et lointain cousin de Rozier et d'Herzog.

Michèle Levieux - L'Humanité

Un document exceptionnel doublé d'une aventure humaine de cinéma, d'humour et de résistance politique.

Thomas Sotinel - Le Monde

Talking About Trees est avant tout un éloge, aussi bouleversant que convaincant, du cinéma, comme art, mais aussi comme idée, puisque c'est tout ce qui restait à ces quatre irréductibles : une idée du cinéma.

Qui est Suhaib Gasmelbari ?

Le réalisateur Suhaib Gasmelbari est né en 1979 au Soudan. Il a étudié le cinéma en France à l'Université Paris 8 et écrit, réalisé plusieurs courts métrages, fiction et documentaire. Talking About Trees est son premier long métrage. Il est également chercheur et s'intéresse particulièrement aux archives audiovisuelles. Grâce à ses recherches, il a pu retrouver des films soudanais perdus de longue date et participer activement à des projets internationaux et locaux de sauvegarde et de numérisation de films soudanais, notamment ceux d'Ibrahim Shadad, Suleiman Mohamed Sultan Mahdi et Altayeb Mahdi.

Idee de départ

Il y a eu plusieurs phases avant le lancement du projet Talking About Trees. "Au départ, il y a mon intérêt pour leurs films et pour leurs écrits critiques – car ils avaient créé une revue de cinéma dans les années 70-80. En retournant au Soudan, je voulais faire un film de fiction, mais c'était impossible sans compromis avec le régime et j'ai donc abandonné ce projet là. Ensuite, j'ai rencontré Suleiman qui m'a présenté à ses amis du SFG. Je les ai accompagnés pour les projections qu'ils organisent dans les villages. Une fois, le van est tombé en panne, comme ça se produit très souvent, mais nous sommes quand même arrivés au village. Une tempête de sable est survenue, mais ils ont installé leur écran, comme si de rien n'était. La projection a démarré alors que la tempête s'intensifiait, l'écran gonflait, bougeait, l'image sortait du cadre et y revenait, alors que les quatre essayaient de stabiliser le dispositif. Pendant tout ce temps, les spectateurs avaient le regard rivé sur l'écran, indifférents à la tempête, ce qui racontait leur envie absolue de cinéma. C'était épique. De ce moment est né en moi la nécessité de faire ce film. Ce n'était pas seulement pour montrer l'histoire oubliée des cinéastes soudanais mais aussi pour montrer comment s'écrit ou pas l'Histoire", confie le cinéaste Suhaib Gasmelbari.

Prochainement sur nos écrans :

Les Vétos Film Comédie dramatique de Julie Manoukian avec Noémie Schmidt, Clovis Cornillac, Carole Franck... (Tout public - En sortie nationale)

Le Voyage du Prince Film d'animation de Jean-François Laguionie et Xavier Picard... (Tout public - Conseillé à partir de 7 ans)

SOL Comédie de Jézabel Marques avec Chantal Lauby, Camille Chamoux, Giovanni Pucci... (Tout public - En sortie nationale)

Les enfants du temps Film d'animation de Makoto Shinkai avec les voix de Gabriel Bismuth-Bienaimé, Maryne Bertieaux, Jérôme Pauwels... (Tout public - Conseillé à partir de 10 ans)

La Bataille géante de boules de neige 2, l'incroyable course de luge Film d'animation de Benoit Godbout et François Brisson avec Les voix de Garou, Corneille... (Tout public - Conseillé à partir de 5/6 ans)

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

www.imagecinema.org

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

